

Journal de Thomas

Le soleil se couche, je quitte la classe en prétextant une envie pressante. Bravant le froid, je demeure le nez en l'air pour observer les derniers nuages roses, ces maisons en bonbon où je vais grimper délivrer Hansel et Gretel de l'ogresse. Seulement, je ne suis pas seul dans la cour de l'école, un garçon avachi fait supporter sa jeunesse au mur des toilettes. Ma rêverie me donne un élan inattendu, je souris à ce joli visage qui me semble triste. Ses larges yeux noirs me fixent, brillent un court instant comme si toute la lumière du crépuscule y avait été aspirée par sa rage.

- Je t'ai cramé ! D'où tu me regardes ?

- Je suis nouveau ici, je veux faire connaissance.

Puis il lance à un autre gars sorti des urinoirs :

- Je veux faire connaissance , y m'a dit.

Le second rétorque :

- Il te drague, c'est un dep !

Les chiens sauvages me sautent à la gorge et me traînent dans une chiotte. Mon cœur bat très fort, je résiste, je me couche au sol, mes pieds tournent dans tous les sens, ils n'arrivent plus à me maintenir. Pour garder le dessus, ils me cognent la tête contre la cuvette en émail blanc, les chocs sont violents. Je tente de reculer pour les éviter, mais ils m'ont saisi par les cheveux pour continuer à me fracasser le crâne, je le protège aussitôt avec mes bras. Alors ils me retournent sur le dos, le garçon aux yeux noirs monte sur moi et continue de me frapper. Crachats, coups de poing, il vise exclusivement mon visage, cherche à le détruire en hurlant :

- Sale pédé !

Je suis sonné, ma vision se trouble, un liquide épais suinte le long de mes doigts, le sang. Mon esprit s'envole, je suis mort.

Allongé sur une civière dans un camion de pompiers, me voici avec un masque sur la figure, un homme en uniforme me parle, seulement pour me rassurer, il n'attend pas de réponse. J'ai mal aux côtes, celles de droite, deux sont cassées, le filet de sang continue de couler de mon crâne, j'entends le mot « traumatisme ». À l'hosto, un mec la blouse ouverte



se pointe, décontracté. Je sais qui il est. « Que s'est-il passé ? Tu allais aux toilettes ? » Je prends une brique, un peu de ciment dessus, une autre et une autre. « Qui as-tu rencontré ? Tu allais au petit coin ? On t'y avait donné rendez-vous ? » Solide, le mur tient bon, il ne bouge pas. « Il est en état de choc, il vous parlera peut-être à vous. » Maman. Le mur tremble à sa voix, mais je l'ai bien construit, il va tenir. « Je veux savoir, t'es mon fils, je n'admets pas qu'on te fasse du mal... » Maman déborde de tendresse, caresse mes cheveux. Je voudrais la prendre dans mes bras. Je ne peux pas lui montrer mes sentiments. Si je craque, juste à lui prendre la main, à sentir sa chaleur, à lui sourire, à ressentir par le regard son amour, le mur s'écroulera et je ne veux pas lui dire pourquoi ils ont voulu ma mort. Je suis plus fort que moi. Elle sort de la chambre en pleurs. « Ton fils est un sans-cœur, mais ce n'est pas sa faute. » Maman, comment agir autrement ? Papa. Le ciment a séché, il ne pourra pas casser le mur. Mon père décide de grimper, saute par-dessus et me rejoint pour me prendre dans ses bras, sans me parler. Ses câlins m'apportent le sommeil. Un mouvement : va-t-il me quitter ? re-

partir de l'autre côté, vers maman ? « Papa, je t'aime. » Il revient vers moi, ma main caresse son visage.

La secrétaire de la mairie ne veut pas me changer d'école. « Aucune dérogation, chacun son secteur, endurcissez-le, votre fils, monsieur, vous n'allez pas en faire une... » Elle ne termine pas sa phrase, me dévisage des pieds à la tête avec une bouche en cul-de-poule, elle me prend pour une merde.

Le soir, j'écoute en cachette ce que papa raconte à maman, à genoux derrière la porte à épier, un mioche de douze ans en pyjama de velours éponge. J'adore cette matière depuis que j'ai su marcher. Celui-là est bleu marine et rouge, hyperdoux, mon seul ami. Je le caresse avant de dormir, il me rassure, il me donne du plaisir ; je me touche la bite à travers lui parfois et il ne me reproche pas de le kiffer. Je suis heureux dès qu'il sort du placard, parce que je sais qu'il reste contre moi toute la nuit et cela jusqu'au bol de chocolat. Le matin, je suis triste de devoir l'enlever, l'heure sonne d'aller en stage en enfer. Je l'aime bien, mais ça ne parle pas, un pyjama, c'est chaud seulement une fois qu'on l'a sur le dos et pas avant. Papa est en colère. Pas après

moi... Je me recouche en chialant pour la dernière fois de mon enfance. Calmement, j'ôte le haut de mon pyjama, encore imprégné de la chaleur de mon corps. Ma tête se pose sur lui, je l'embrasse, le seul qui a le temps de s'occuper de ma peine, d'accepter mes bras. Je vire mes draps, ma couverture, ouvre la fenêtre, j'espère crever de froid. Contre mon ami le pyjama, je comprends qu'un mot bizarre, laid à prononcer, que je n'ai pas choisi, vient de m'être attribué, décerné : « homosexuel ». Et je me suis endormi.

Le drap et la couverture sur moi. Papa dort sur une chaise. Pour lui, je suis content de ne pas m'être tué ce jour-là.

J'ai été inscrit à Turgot, puis ma famille a quitté la ville de Stains et le Parti communiste. Papa a perdu ses idéaux à cause de moi. Cinq ans ont passé depuis.

Dans ma chambre, un sommeil profond m'a gagné les trois quarts de l'après-midi, sans cachets, grâce à mon joint. Au coucher du soleil, j'allume l'ampli, branche la guitare, sans oublier le casque sur les oreilles ; si mon père m'entend jouer, il voudra venir gratter avec moi. Mes journées sont oisives, ma musique et mon écriture sont blanches, ma vie sans sa-

veur. *It makes me wonder*. Décidé à oublier la réalité, je me téléporte à New York au Madison Square Garden.

23 juillet 1975. Pour se barrer en douce avec la recette, le producteur du groupe, un véreux de cent vingt kilos aux cheveux poisseux, vient de me pousser hors des coulisses, sa diversion a réussi car je deviens malgré moi l'attraction. Sur scène, face à une foule en délire, Jimmy Page me file une guitare, tandis que Bonham s'emballe à la batterie. Qui suis-je ? J'ai huit ans, un jean à pattes d'éléphant sur le cul et une Gibson les Paul spécialement conçue à ma taille entre les mains. J'interprète à merveille l'intro de *Kashmir*, avec un public en transe. Me voici, la boule de sperme du *summer of love* de Mister Page. Ma mère s'appelle Janis, elle était le mec le plus moche du lycée. J'ai été légitimé, reconnu, pourtant je ne lui ressemble pas, à Jimmy.

Une voix, celle de ma mère, la vraie, me sort brusquement de mon rêve. Je lui réponds au travers de la porte close.

- Pas bien, j' préfère me reposer, merci...
- Tu ne dînes pas avec nous ?
- Non.
- Demain matin, je veux que tu prennes

un bon petit déj, d'accord ?

- Oui m'man, oui...

Elle me fait chier cette connasse. Une heure du mat et la faim m'attrape, le choix : yogourt nature, livarot au lait cru, spaghettis au pesto de Gênes, un concombre, du bœuf fin gras de Mézenc cuit. Ouvrez mon réfrigérateur et découvrez à quelle classe sociale j'appartiens ! Je ne veux ni remarque, ni devoir donner des explications, le micro-ondes gardera la position veille. Je reviens dans mon bunker avec un buffet froid, demi-verre de rouge compris, car mon père a ouvert un pommard de 1947 ; papa liquide, vide lentement ses bouteilles qui jadis étaient ouvertes seulement « pour l'occasion », aujourd'hui elles sont sifflées sans raison apparente. L'alcool ne le séduit pas, sa volonté est de tirer un trait sur deux décennies d'investissement amoureux. Auparavant, j'aimais le Coca pour son goût sucré et ses bulles qui me chatouillaient la langue. Seulement, je deviens plus exigeant, je trouve que cette boisson m'abandonne trop vite. J'entreprends une nouvelle tentative avec le pinard, ce breuvage est léger en bouche, les parfums s'accrochent longuement à mon palais, tout en nuances,

« amande fraîche mêlée à du pruneau », d'après le sommelier du restaurant de mon père. Je le bois après avoir mangé un morceau de fromage. La robe de ce vieux bourgogne donne dans le rouge boudin, mais cette boisson est exquise. Ai-je égorgé quelqu'un ? Ne suis-je pas en train de boire du sang en réalité ?

Je suis revenu sur mes pas pour saisir le grand couteau de cuisine. Pieds nus, sans bruit, doucement je pousse la porte de leur chambre : mon père ronfle et ma mère se retourne dans son sommeil en retombant aussi légère qu'une feuille sur le corps de son mari tant aimé jadis. Seulement plus rien, car monsieur ne la désire plus et bande mou pour madame, d'où notre décomposition familiale. À les observer, ils m'émeuvent. Chassant ma compassion, la colère m'envahit : « Va t'coucher ! T'as bien fait tes devoirs ? Pourquoi tu ne veux pas aller au rugby, même avec moi, fiston ? » Mais votre petit Thomas est mort ! Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Barré ? Je ne sais pas. Leurs voix dans ma tête me rendent cinglé, ma respiration devient rapide, mon souffle inaudible, seul mon ventre enfle et désenfle à chaque pulsation. Un coup de lame

direct dans la trachée de maman, elle sursaute avec des yeux horrifiés : « Chéri... mé kesce ke... tu fé ! Non ! » La belle voix de maman s'étouffe dans un geyser de sang. Je leur bon-dis dessus sans pitié, un peu pour papa, un peu pour maman et du sang partout. Une activité légèrement différente des bisous du dimanche matin d'antan, pourtant ça y ressemble, du moins ça m'apporte le même plaisir. Je continue, enfonce, enfonce le métal dans la chair, rien que pour le bruit, malheureusement le direct paraît moins vraisemblable que le son des complexes cinématographiques. Ça me sape le moral, je suis déçu. Tiens, maman semble morte, pas papa qui gémit encore. Un parricide. Qu'en dirait la Dolto ? Maman a voulu que je la lise. Eh bien, je vais lui répondre à la psy : « Chère madame, voici un complexe d'Œdipe évoluant en psychose contre les parents ; le homard, sans complexe, a sectionné avant d'être ébouillanté. » Vais-je retourner manger dans ma chambre et écouter de la musique avec mon visage maculé du sang de mes géniteurs ? Non, je contemple leurs cadavres et me rends compte de ce que j'ai commis, du délit. Quoi ? Du crime ! Je tombe dans les vapes, ma gueule ensanglantée

contre le vagin de ma mère pour un retour brutal à l'envoyeur. Joli synopsis de la section cinéma du lycée ? Ce n'était qu'une envie de meurtre !

Après mon délire, pour quelques heures je me suis assoupi. Réveillé sans le moindre souvenir de rêve, je décide de me l'inventer. Le casque sur les oreilles, je joue pour une énième fois *Stairway to Heaven*. Voici ma chimère : assis sur le bord d'un ruisseau, je joue les premiers accords de guitare, autour de moi les oiseaux chantent, une arrivée m'oblige à lever les yeux. Bilal pose ses lèvres sur les miennes, se met tout nu pour moi, s'allonge à mon côté, sa peau brune resplendit sous la lumière du soleil. A-t-elle un goût de glace au café ? Son corps se meut lentement dans l'herbe verte parce que ma voix et ma musique le caressent. Un rêve, parce qu'aujourd'hui il est allé avec Aïcha à l'hôpital. Je leur ai envoyé un texto à tous les deux pour les soutenir. Seule Aïcha m'a répondu : « Bises, ne t'inquiète pas. »

Minuit dans ma chambre. Je suis fatigué de jouer et d'écrire, mais impossible de pioncer. Je mate soi-disant un film angoissant et surnaturel. L'assassin est désapé, en slip, pour

un plan de cinq secondes sur un sein percé par un anneau. Un hasard ? Sûrement pas. Pourquoi, quand il était gamin, le tueur se savait-il si différent ? Pourquoi les autres mêmes l'appelaient-ils « monstre » ? Je ne vois pas de gens morts, mais je suis attiré par les personnes de mon propre sexe. Chance ou damnation ? Bien trouvé M. Night Shyamalan. Comment les autres gosses voyaient que je n'avais pas les mêmes délires qu'eux ? Précisément c'étaient mes regards qu'ils trouvaient « bizarres », les morveux. « Anormal » et « monstre » sont les mots politiquement corrects pour le cinoche ou la télé. Réalité : « tapette », « tantouse », « pédé », « suceur de queues », « Crève, sale dep ! », crachats et claques dans la gueule, coups de genou dans le bide. À ces souvenirs, je sors en speedant de ma chambre, droit aux chiottes pour dégueuler, sans oublier de fermer la porte pour qu'ils n'entendent pas, impossible de prendre le risque de les voir se pointer, de toute manière ils ne comprendraient rien.